

LÉON LEMONNIER

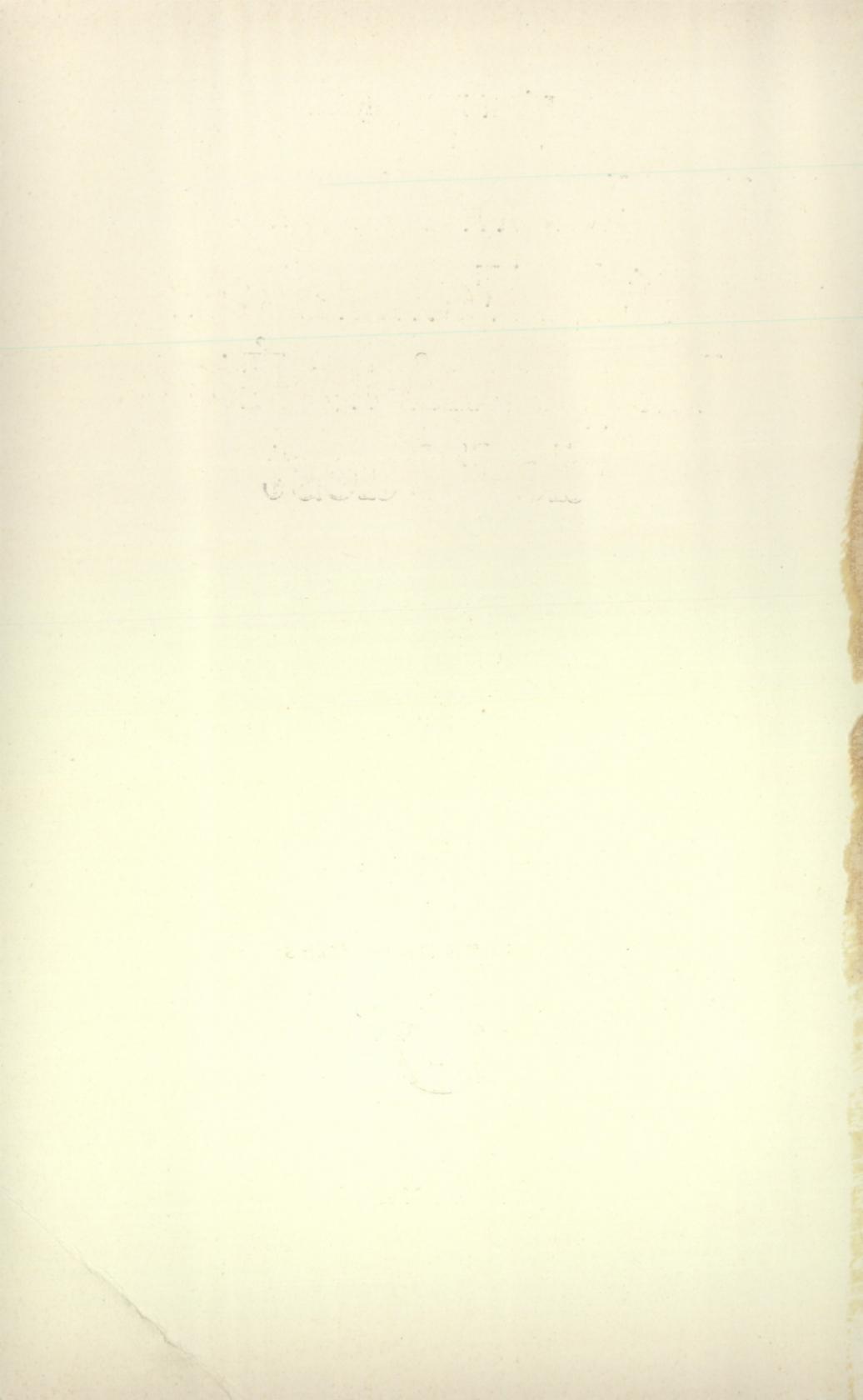
La Guerre indienne et la Formation des premiers États de l'Ouest



LA SUITE DES TEMPS

nrf

GALLIMARD



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1952.

PREMIÈRE PARTIE

**LA LUTTE ENTRE LES ANGLAIS
ET LES INDIENS**



CHAPITRE PREMIER

LA PRISE DE POSSESSION DES FORTS DE L'OUEST

I. — EVACUATION DE MAKINAC (octobre 1760).

La guerre de Sept Ans, au moins en Amérique, venait de finir. La plaine autour de Montréal était parsemée de tentes blanches des trois armées anglaises victorieuses. Le 8 septembre 1760, Vaudreuil signait la capitulation de la Nouvelle-France.

Il ne tarda pas à s'en aller, et avec lui, ce fut la fin de la France dans l'Amérique du Nord continentale. Il avait emmené les fonctionnaires et les soldats. Il laissait peu de forts au bord de ce qu'on appelait la frontière, c'est-à-dire la limite entre les établissements des sauvages et les établissements des blancs. Il rendait le Canada, c'est-à-dire tous les forts situés dans le bassin des Grands Lacs. Tous les forts de la vallée de l'Ohio étaient déjà pris.

Mais il n'avait pas d'autorité sur les forts de la vallée de l'Illinois, du Wabash, du Mississippi qui étaient du gouvernement de la Louisiane. Parmi les établissements avancés qu'il céda, il n'y en avait pas qui promît de se développer. Au Sault-Sainte-Marie, le chevalier de Repentigny, avec une cession de terrain qui lui avait été accordée, s'était efforcé de faire un établissement, mais il n'y réussit pas.

Quelques jours avant la reddition, Vaudreuil était bien embarrassé par deux compagnies de déserteurs de l'armée britannique. S'il les livrait, les déserteurs seraient sévère-

ment punis; il fallait, par loyauté, assurer leur évation et il n'y avait qu'une route, c'était celle de la Louisiane.

Vaudreuil fit appeler un lieutenant de milice, Charles Langlade, le second au commandement de Makinac. Né à Makinac en mai 1727, il était d'une bonne famille. Dans la défaite du général anglais Braddock, en 1755, son contingent prit une part éminente à la bataille. Sous Montcalm, en 1760, il fut nommé lieutenant de la milice. Il était le fils d'Augustin Langlade, avec qui il faisait, dans le civil, la traite des fourrures. Du sang indien coulait dans ses veines, car sa mère était une Ottawa. Il avait servi, avec une grande réputation de bravoure, comme officier de partisans pendant la guerre.

Vaudreuil lui expliqua ce dont il s'agissait et Langlade se prépara à rentrer à son fort de Makinac avec son contingent d'Indiens des lacs supérieurs, destiné à accompagner les déserteurs. Il emportait avec lui des ordres à son chef, le capitaine de l'armée régulière Louis de Beaujeu de Villemonde, qui devait évacuer le poste et se retirer vers l'Illinois et la Louisiane, en laissant Langlade responsable du fort jusqu'à l'arrivée des Britanniques.

Cinq jours avant la reddition, par une nuit sans lune, le groupe sortit de Montréal sans bruit. Des coups de feu furent tirés par les assiégés, qui eurent soin de ne blesser personne. Puis le groupe se mit à courir en désordre, comme s'il avait été surpris, vers les lignes ennemies. Un sergent déserteur échangea quelques mots avec les sentinelles qui ne se méfièrent pas. Et ainsi, le groupe réussit à franchir les lignes anglaises et se trouva, sous les ordres de Langlade, libre dans la campagne.

Il commença sa marche. Il évita le fort Frontenac, le fort Niagara, le fort Schuyler, qui se trouvaient aux mains des Anglais. Langlade et son groupe passèrent par Détroit, encore tenu par les Français; le lieutenant laissa entendre, au capitaine Belêtre, que la France était épuisée, mais Belêtre ne voulait pas le croire et les hommes repartirent.

Puis, le lac Huron s'étendit devant eux jusqu'à l'horizon. Ils longèrent la rive est et ils ne virent rien que la forêt. En avançant vers le nord, ce n'était plus que des sapins raides et hérissés, où s'accrochaient de longues mousses. On était en octobre 1760 et ils approchaient de Makinac.

Passant à droite de la grande île de Bois-Blanc, ils voyaient presque devant eux l'entrée du lac Michigan et l'île de Makinac, avec ses falaises et ses feuillages toujours verts. En doublant une pointe, ils aperçurent les palissades

et les bastions du fort de Makinac se dressant au bord du lac. Il n'était pas alors sur l'île du même nom, mais groupé dans une palissade de bois de cèdre, à quelque deux lieues de là, sur la rive sud du détroit. Un peu plus loin, il y avait un groupe de maisons canadiennes, couvertes d'écorce et protégées par des enclos à piquets.

Les hommes de Langlade entrèrent dans la cour du fort. Les maisons et les casernes formaient un quadrilatère comprenant une large surface sur laquelle toutes les portes ouvraient, tandis que, par derrière, s'élevaient les hautes palissades formant un quadrilatère extérieur. Les maisons canadiennes avaient des portiques grossiers et des toits d'écorce qui avançaient; des canots de bouleau et des filets étaient étendus au soleil.

Des femmes et des enfants allaient de-ci de-là; dans l'espace libre entre les maisons, on voyait les vestons gris des Canadiens et les couvertures voyantes qui enveloppaient les Indiens. Ils parlaient tous algonquin et le nom du poste était en réalité Michilimakinac, qui signifie la Grande Tortue; mais on l'appelait Makinac, c'est-à-dire la Tortue. Les Indiens étaient des Ojibwas et des Ottawas, les premiers vivaient à l'est du lac Michigan, les autres à l'ouest.

Le principal village des Ojibwas contenait à peu près cent guerriers et se trouvait dans l'île de Makinac. Cette île, à cause de sa situation, de sa beauté et de ses poissons, était recherchée des Indiens. Elle a environ 3 milles de large. Si claires sont les eaux du lac Huron, que l'on peut compter les cailloux à une profondeur incroyable. L'île est entourée de falaises blanches de craie, contrastant merveilleusement avec le feuillage vert qui les recouvre à moitié. Au centre, la terre s'élève en hauteurs boisées. Des rochers prennent des formes fantastiques. Dans beaucoup de cavernes, se trouvent des ossements humains, car l'île a servi de cimetière. Il n'est pas sûr que ces cadavres soient ceux des Indiens, qui prétendent n'en pas connaître l'origine.

Les Ottawas, au nombre de 250, vivaient dans un petit village appelé l'Arbre-Croche sur les rives du lac Michigan, à quelque distance à l'ouest du fort. Il y avait, à cet endroit, une vieille mission jésuite appelée Saint-Ignace, fondée près de cent ans plus tôt. Beaucoup d'Ottawas étaient catholiques et dirigés par le Père Jonois. Ils avaient tous amélioré leur condition sauvage, vivaient dans des maisons de bûches et cultivaient la terre suffisamment

pour leurs propres besoins. Les Ojibwas, au contraire, étaient toujours sauvages.

Lorsque Langlade fut arrivé, il remit ses ordres à Beaujeu, qui se prépara à partir avec 4 officiers, 2 cadets, 48 soldats, dont les déserteurs anglais, et 78 hommes de la milice. Beaujeu emportait beaucoup de pelleteries, qui lui appartenaient ainsi qu'à ses associés. Il ramassa probablement en passant la garnison qui restait à la Baie. Pendant que les voyageurs étaient sur la rivière Rock, ils furent surpris par les glaces et obligés de passer l'hiver avec les Sacs et les Renards, de qui ils obtinrent des vivres à des prix excessifs. Beaujeu paya en marchandises. Il fallut au groupe six mois pour arriver à la Nouvelle-Orléans. Pendant ce temps, Langlade resta au commandement du fort et attendit les Anglais.

2. — PRISE DE POSSESSION DE DÉTROIT (29 novembre 1760).

Le premier acte d'autorité britannique, quatre jours après la capitulation de Vaudreuil, fut d'envoyer une compagnie de soldats réguliers et 250 francs-tireurs pour prendre possession de Détroit et des forts au delà. Sir Jeffrey Amherst, commandant en chef des troupes britanniques, confia cette tâche à un officier, le commandant Robert Rogers. Il était fort, prompt, résolu et connaissait bien la forêt ; mais il était vain, avide et d'une honnêteté plutôt douteuse. C'était le plus remarquable des chefs de partisans. Il avait pris une part active à la guerre. Aucun Indien ne connaissait les bois mieux que lui ou n'était plus rusé. Il avait enduré tous les maux de la guerre : la maladie, les blessures, la captivité et la faim ; mais son endurance était très grande. Il reçut avec plaisir l'ordre de partir pour Détroit ; c'était un poste dans le gouvernement du Canada, mais son isolement complet permettait aux officiers qui commandaient de manifester une autorité autocratique.

Le 13 septembre 1760, Rogers partit donc pour remonter les Grands Lacs et pour prendre possession, au nom de Sa Majesté Britannique, de Détroit, de Makinac et d'autres petits postes de l'Ouest. Il laissa Montréal avec 200 francs-tireurs dans 15 baleinières. Ils étaient en terrain conquis par les troupes anglaises. Ils gagnèrent le lac Ontario et le fort Frontenac et, traversant le lac près de son extrémité ouest, atteignirent le fort Niagara le

1^{er} octobre. Ils portèrent leurs bateaux au-dessus des chutes du Niagara, au fort Schuyler ; puis ils poursuivirent leur voyage.

Rogers, avec quelques soldats, se hâta d'aller sur l'Ohio, au fort Pitt, pour y porter des dépêches dont il était chargé pour le général Monckton. Ayant accompli sa mission, il rejoignit ses troupes au fort de Presqu'île, sur le lac Erié, vers la fin du mois. Ils avancèrent le long de la rive sud ; la saison était déjà avancée et le 7 novembre, ils atteignirent l'extrémité occidentale du lac Erié, ou fort Sandusky, où il y avait une garnison de 12 hommes. Personne portant le drapeau britannique n'avait pénétré si loin. C'était un jour pluvieux d'automne et, en attendant que le temps fût remis, Rogers ordonna à ses hommes de préparer le camp dans la forêt voisine.

Bientôt après, arriva un groupe de guerriers ottawas. Ils déclarèrent qu'ils venaient de la part de leur chef Pontiac et que les Anglais n'avanceraient pas, jusqu'à ce que Pontiac, dont l'arrivée était proche, eût une entrevue avec le capitaine des Anglais.

Pontiac était fils de chef, mais un fils ne succédait pas forcément à son père, à moins qu'il n'eût montré les qualités nécessaires. Pontiac avait environ 50 ans. Jusqu'à ce que le commandant Rogers vint dans le pays, il s'était montré un ami fidèle des Français. Pendant la guerre, il avait combattu aux côtés de la France. Il commandait les Ottawas à la défaite mémorable de Braddock et il avait été traité avec honneur par le marquis de Montcalm, qui l'avait nommé capitaine dans l'armée française et lui avait donné un bel uniforme.

Avant la fin du jour, Pontiac apparut. Il accueillit Rogers, comme faisaient tous les chefs indiens, en lui demandant avec hauteur quelles affaires l'amenaient dans la région et comment il osait y pénétrer sans permission. Rogers, en gage d'amitié, lui offrit des colliers de wampum. C'était un petit coquillage que l'on trouvait sur les bords de la mer, et qui servait plus ou moins de monnaie entre les tribus. Pontiac reçut le cadeau aimablement. Puis le commandant anglais l'informa que les Français étaient vaincus, que la Nouvelle France s'était rendue, qu'il avançait pour prendre possession de Détroit et pour instaurer une paix générale entre les rouges et les blancs. Pontiac écouta avec attention et remit, selon la coutume, sa réponse au lendemain. Puis, il se retira, pendant que les Anglais se méfiaient d'une trahison.

Le matin, Pontiac se présenta au camp et fit sa réponse au discours de Rogers. Il voulait bien, dit-il, vivre en paix avec les Anglais, et il leur permettrait de rester dans son pays. tant qu'ils le traiteraient avec respect. Puis les chefs indiens et les officiers fumèrent le calumet ensemble. Le discours de Pontiac, semblable à tous ceux des chefs indiens, parut, aux soldats anglais, une vantardise.

La pluie continuait et les francs-tireurs furent retenus plusieurs jours au camp. Pendant ce temps, Rogers eut plusieurs entrevues avec Pontiac. En le quittant, le chef offrit de le faire accompagner à Détroit, de manière à le protéger des Indiens hostiles. L'offre fut acceptée par le commandant Rogers.

Le 12 novembre 1760, les hommes étaient de nouveau en marche. Quelques jours après, ils avaient atteint la rivière de Détroit. Là, ils apprirent que les Indiens étaient en armes contre eux et que 400 guerriers leur avaient dressé une embuscade. Mais les Peaux-Rouges abandonnèrent leur dessein.

Rogers les convoqua à une palabre et, ayant affirmé son intention de renvoyer les Français, promit de laisser les Indiens en possession de leur propre territoire et de régler amicalement toutes les difficultés.

Pendant ce temps, il envoya le lieutenant Brehm au capitaine Belêtre, de l'armée française, qui commandait à Détroit, pour l'informer que le Canada avait capitulé et qu'un détachement anglais venait le relever. Le Français fut dans la rage à la nouvelle ; il fit de son mieux pour exciter la fureur de ses alliés rouges. Il planta un poteau devant les Indiens hurlants et mit dessus l'image d'un corbeau becquetant une tête humaine ; le corbeau, c'était lui, et la tête, c'était Rogers. Mais tous ses efforts furent vains ; ses alliés l'abandonnèrent.

Rogers était maintenant entré dans l'embouchure de la rivière de Détroit. Il envoya en avance le capitaine Campbell avec une copie de la capitulation du gouverneur français, Vaudreuil, et une lettre de ce dernier, disant que le fort de Détroit devait être cédé, selon l'accord entre lui et le général Amherst. Belêtre fut forcé de céder, et déclara qu'il était à la disposition du commandant britannique.

Les baleinières se déplacèrent lentement entre les rives basses de la rivière de Détroit, jusqu'à ce qu'enfin l'uniformité verte des marécages et des forêts fût rompue par les maisons canadiennes, qui commençaient à apparaître

sur l'un et l'autre bord. C'était le poste isolé de Détroit. Devant eux, à droite, ils pouvaient voir le village des Hurons et à gauche le village des Pottawattamies. Un peu plus loin, ils apercevaient le drapeau français, qui dominait Détroit pour le dernier jour.

Les francs-tireurs abordèrent sur la rive gauche, et plantèrent leurs tentes dans une plaine, pendant que deux officiers, avec un petit détachement, allaient prendre possession de Détroit. La garnison française défila dans la plaine et mit bas les armes. Le drapeau fleurdelisé fut amené et la croix de Saint-Georges s'éleva à sa place, cependant que 700 guerriers indiens, qui la veille encore étaient des alliés de la France, poussaient des cris de triomphe. La milice canadienne fut ensuite appelée et désarmée. Les Indiens commençaient à s'étonner que les Français fussent si tranquilles, alors que, apparemment, les Britanniques ne venaient que pour les humilier.

Ce fut seulement le 29 novembre 1760 que le gros des Anglais entra dans Détroit. Les Britanniques furent cantonnés dans les casernes du fort, qui contenait en outre environ une centaine de maisons. Sa forme était presque carrée et il était entouré d'une palissade. A chaque coin se trouvait un blockhaus de bois. Les maisons étaient petites, bâties presque toutes en bois et couvertes d'écorce ou de chaume. Les rues étaient extrêmement étroites, quoiqu'il y eût un chemin de ronde très large entre les maisons et la palissade. Les seuls bâtiments publics étaient la maison du conseil et une petite église.

La garnison consistait en 120 soldats et il y avait une quarantaine de commerçants en fourrure. Deux petits schooners armés se trouvaient dans le lac, et plusieurs pièces d'artillerie étaient montées dans les blockhaus. Les soldats français furent envoyés vers Montréal comme prisonniers, mais les habitants canadiens eurent la permission de garder leur ferme et leur maison, à condition de jurer allégeance à la couronne britannique.

Un officier fut envoyé vers le sud pour prendre possession des forts Miami et Ouiatanon, situés sur le Maumee et sur le Wabash, et qui gardaient la communication entre le lac Erié et les affluents du Mississipi. Rogers, pendant ce temps, alla vers le nord avec un petit groupe de soldats, pour relever la garnison française de Makinac. La glace, qui commençait à se former sur le lac Huron, le força à revenir, sans avoir accompli son projet, Makinac et les trois postes plus éloignés de Sainte-Marie, de la Baie et

de Saint-Joseph, restèrent quelque temps aux mains des Français.

3. — DÉTROT EN 1761.

Immédiatement après la chute de Montréal, en 1760, tout le pays, au sud de la région de la baie d'Hudson, voyait des commerçants britanniques indépendants, tels que Peter Pond et John Long. Dans l'ensemble ces marchands étaient des Ecossais ; les voyageurs canadiens et métis trouvaient, sous leurs nouveaux maîtres, des emplois aussi lucratifs que sous le régime français.

Montréal était le centre des affaires pour la majorité de ces marchands indépendants. Des bateaux étaient envoyés chargés de marchandises et de vivres de l'Angleterre et de l'Écosse. Détroit, Makinac, le Sault-Sainte-Marie et le grand portage auprès de l'embouchure de la rivière Pigeon sur la rive nord-ouest du Lac Supérieur, étaient des centres secondaires de distribution. Chaque printemps, venaient de larges flottilles de canots d'écorces, chargés de ballots de pelleteries échangées avec les Indiens vivant dans la vaste région qui s'étendait entre le lac Huron et le Pacifique.

Mais avant que les Anglais pussent prendre possession de la région des lacs, les sauvages de l'Ouest devaient être pacifiés. Ceux-ci ne se rendaient pas compte des conditions humiliantes subies par leurs amis français. Ils ne comprenaient pas que ces forteresses qui leur semblaient des chefs-d'œuvre de l'art militaire eussent été rendues par le grand chef français qui se trouvait de l'autre côté de l'eau et qui n'avait jamais exposé son corps sur le sentier de guerre. Ils avaient des objections à être donnés comme des paniers de grains au roi d'Angleterre. Toute la force des Indiens était dans leur capacité pour le stratagème, dans leurs facultés de dépister quelqu'un silencieusement et facilement, dans leur pouvoir de rester secret, dans leur habitude de faire des mouvements rapides et de se glisser dans la sombre forêt impénétrable.

Le pays était à peine transféré aux Anglais que des murmures de mécontentement commencèrent à se faire entendre parmi les tribus. Le commerce anglais des fourrures n'avait jamais été bien réglementé et il était pire que jamais. La présence des officiers et des soldats excitait le ressentiment général. Mais ce qui accroissait le plus le mécontentement grandissant des tribus, c'était l'intrusion

des colons sur leurs terres : ç'avait toujours été une source fertile de guerres. Le mécontentement des Indiens donnait naturellement grande satisfaction aux Canadiens, parce qu'il leur promettait une sûre et sanglante vengeance sur les vainqueurs.

Les passions farouches des Indiens, excitées par les torts qu'ils avaient subis, réels et imaginaires, exaspérés par ce que disaient les Canadiens, furent encore développées par d'autres influences. Un prophète s'éleva parmi les Delawares. Ses disciples devaient fortifier et purifier leur nature pour plaire au Grand Esprit, dont il se proclamait le messager. Il leur ordonnait d'ailleurs de déposer les armes et les vêtements qu'ils avaient reçus des blancs et de retourner à la vie primitive de leurs ancêtres.

En conséquence, les Indiens ne restèrent pas longtemps tranquilles. A l'été de 1761, le commandant Rogers reçut l'avis qu'une députation de Senecas était venue dans un village voisin du lac Huron, afin d'inciter les Indiens à le détruire, lui et sa garnison. Sur plus ample enquête, une révolte générale se préparait; le fort Niagara, le fort Pitt et d'autres postes devaient partager le sort de Détroit. Campbell immédiatement dépêcha des messagers à Sir Jeffrey Amherst et aux différents officiers commandant les forts; mais la révolte s'arrêta aussitôt.

En juillet 1761, Sir William Johnson, l'agent général des Anglais auprès des Indiens, alla en cérémonie à Détroit. Il fut invité à dîner par le commandant. Il ouvrit le bal avec une belle Canadienne et la fête dura jusqu'à cinq heures du matin.

Puis il tint une palabre, car il apportait des cadeaux aux Ottawas et aux tribus confédérées. Il put se rendre compte combien les Indiens préféraient les anciens possesseurs du Canada. Un Indien, qui parlait français, fit le tableau suivant : « Frères, s'écria-t-il, êtes-vous ignorants de la différence qui sépare notre père et les Anglais ? Allez voir les forts qu'a élevés notre père et vous trouverez que la terre entre ses murs est toujours un terrain de chasse, car il s'est fixé dans les endroits que nous fréquentons, simplement pour pourvoir à nos besoins ; tandis que les Anglais, au contraire, n'obtiennent pas plus tôt possession d'un pays, que le gibier est forcé de le quitter. Les arbres tombent devant eux, la terre devient stérile, et nous trouvons parmi eux à peine de quoi nous protéger lorsque la nuit tombe. »

Mais il y avait des Indiens qui détestaient les Français

comme les Anglais. Voici ce que répondit un autre Indien : « Je dois dire maintenant que ce n'est pas avec notre consentement que les Français se sont livrés aux hostilités sur l'Ohio. Nous ne savons pas ce que vous autres chrétiens, Anglais et Français ensemble, avez l'intention de faire. Nous sommes entourés de si près de côté et d'autre qu'il nous reste à peine un endroit de chasse. Bientôt, si nous trouvons un ours dans un arbre, il paraîtra immédiatement un propriétaire de la terre pour nous en contester la possession et nous empêcher de le tuer, lui qui est notre nourriture. Nous sommes tellement déconcertés entre les deux, que nous savons à peine que dire et que penser. » Sir William Johnson partit inquiet, après avoir donné l'ordre d'occuper les autres forts.

4. — MAKINAC EN 1761.

Le fort de Makinac n'était pas encore, à l'automne de 1761, occupé par les troupes, mais déjà, plusieurs marchands anglais y allaient. Quelques-uns passèrent par l'Ottawa. Les autres passèrent par Détroit, entrèrent dans le lac Saint-Clair et, le traversant, remontèrent la rivière. En l'espace de deux ou trois semaines, ils arrivaient au poste, pour le trouver sous le commandement du lieutenant Langlade, de la milice française, et uniquement occupé par les Canadiens.

Les Ojibwas et les Ottawas, comme la plupart des tribus du voisinage, étaient fortement hostiles aux Anglais. Beaucoup de guerriers avaient combattu pour la France, car la France avait cherché ses alliés dans les coins les plus retirés. Cette hostilité était aggravée par les Canadiens, qui détestaient les Anglais, à la fois comme ennemis nationaux et comme rivaux dans le commerce des fourrures.

Un traitant anglais aventureux, Alexandre Henry, était venu dans cette région. C'était un jeune soldat de l'armée britannique et, lors de la reddition de Montréal, immédiatement, il partit d'Albany et s'aventura dans l'Ouest. Il vint à Makinac par la route de l'Ottawa. Quand ses canots chargés de marchandises atteignirent le fort, il fut reçu très froidement par les habitants.

Mais bientôt, il reçut l'information qu'un grand nombre d'Ojibwas allaient venir lui rendre visite. Ils arrivèrent à deux heures de l'après-midi. Ils étaient environ soixante, commandés par Minavavana. Ils marchaient l'un derrière

l'autre, chacun avec son tomahawk d'une main et son couteau à scalper de l'autre. Leurs bustes étaient complètement nus, leurs figures étaient peintes de différentes manières. Les Indiens fumèrent leur pipe, tandis que Henry se demandait ce que leur conduite signifiait. A la fin, Minavavana parla ; il déclara que le roi d'Angleterre avait profité du sommeil du roi de France, mais que le roi de France allait se réveiller. Après que Henry leur eut donné du whisky, ils s'en allèrent.

Mais 200 Ottawas chrétiens, venus de la mission de l'Arbre Croche, lui donnèrent avis, ainsi qu'aux deux autres marchands, Goddard et Solomons, de les rencontrer en conseil. Là, ils l'informèrent qu'il devait distribuer ses marchandises aux Indiens. Les sauvages promettaient de le payer au printemps, mais naturellement leurs promesses étaient sans valeur. D'un autre côté, si les marchands n'obéissaient pas, ils menaçaient de leur prendre les marchandises de force.

Les Anglais eurent jusqu'au matin pour réfléchir ; ils résolurent de se défendre et armèrent trente de leurs hommes avec des mousquets. Les Ottawas cependant n'osèrent pas risquer une attaque. Une autre nuit d'inquiétude passa, et les Ottawas partirent. Immédiatement après, les marchands comprirent pourquoi : un détachement de soldats anglais arrivait à Makinac, sur les ordres de Sir William Johnson.

En effet, le capitaine Henry Balfour, du 80^e régiment d'infanterie légère ou Royal américain, venait de Détroit pour prendre possession des postes sur le lac Huron et sur le lac Michigan, c'est-à-dire de Makinac, de la Baie et de Saint-Joseph. A chacun de ces postes, il devait laisser une petite garnison de soldats réguliers de son régiment. Le lieutenant William Leslie resta à Makinac avec 28 hommes. Langlade lui passa le commandement.

5. — PRISE DE LA BAIE (12 octobre 1761).

Balfour, accompagné par l'enseigne James Gorrell, qui appartenait aussi au 80^e, continua jusqu'à la Baie où ils arrivèrent le 12 octobre 1761, pour trouver le poste presque désert.

A la fin de deux jours, Balfour partit, laissant l'enseigne et une force d'un sergent, d'un caporal et de 15 soldats. Il y avait en outre un interprète canadien, car les Anglais

ne parlaient pas l'algonquin, plus deux commerçants britanniques, Mac Kay d'Albany et Goddard de Montréal. Plus tard, cinq autres traitants venus d'Albany arrivèrent, dont l'un fut tué par ses deux employés canadiens.

La perspective n'était pas drôle pour le pauvre Gorrell. Il était né dans le Maryland et il se trouvait au bout du monde. Au début, le terme « la Baie des Puants » était plutôt régional que local. Il désigna d'abord la sorte de petit lac à l'ouest du lac Michigan, ce que les Américains d'aujourd'hui appellent la Baie Verte. Peu à peu cependant, le nom vint à se rapporter aux six milles le long des bords de la rivière Fox, depuis l'embouchure de ce fleuve.

La Baie se trouvait à l'entrée de la principale route de canots pour le Mississipi. La présence des rapides, qui étaient la première interruption de la navigation sur le Fox, nécessitait le portage des cargaisons, qui remontaient ou descendaient le courant ; ainsi que de coutume, les poissons étaient nombreux dans les chutes.

Comme toutes les forteresses au bord de l'eau destinées à protéger le commerce des fourrures de la Nouvelle-France, celle-ci était entourée d'un petit hameau ; il y avait des bateliers, des cultivateurs, des ouvriers. A la tête de cette société était le commandant militaire. Ensuite venait le père jésuite dont la petite chapelle se trouvait généralement à l'intérieur du fort. Il y avait en visite des traitants errants, chacun à la tête d'une bande de garnements qui s'amusaient, habillés de façon voyante en peaux de daims à franges, avec une casquette et une écharpe, avec un déploiement à demi sauvage de bracelets, de boucles d'oreilles et de colliers de perles. Se mêlant à eux, il y avait des bandes d'Indiens et de métis à demi nus, à la longue chevelure brillante d'huile et décorés de peintures et de plumes. Avec presque tous leurs voisins indiens, les traitants canadiens, résidant à l'endroit, étaient déjà partis pour faire leurs chasses d'hiver jusqu'à la rivière Fox et au pays des Sioux.

Le vieux fort français négligé avait été rebaptisé Edward-Augustus. Il était tout à fait pourri, la palissade prête à tomber, les maisons sans toit. On allait loin chercher le bois pour faire du feu et il n'y avait pas moyen de s'en procurer quand on en avait le plus besoin, car la rivière gelait.

La force britannique était la seule à l'ouest du lac Michigan. Et au nord-est, du côté de la civilisation, à deux

cent quarante milles de là, sur des eaux bouillonnantes, abondant en courants forts, se trouvait le petit hameau misérable de Makinac. Entre la Baie et Saint-Joseph, qui était le seul autre village accessible du lac Michigan, s'étendait une route dangereuse par eau de quatre cent milles.

Ça et là, au bord du lac ou d'un ruisseau, auprès des rapides; ou auprès de quelque sentier de portage, se trouvaient de misérables villages indiens avec des wigwams coniques d'écorce et de roseaux tressés. Tout près, étaient des champs de maïs et de citrouilles, cultivés grossièrement en été par les femmes et les enfants ou peut-être par quelques esclaves pawnees, que l'on avait obtenus par échange, dans la chasse à l'homme.

Il n'était pas rare, soit dans les solitudes sombres des forêts au bord de l'eau, ou bien exposées sur des falaises et des sommets, de voir de curieuses traces laissées par des tribus oubliées. C'étaient des tumuli coniques dans lesquels étaient ensevelis les morts, entremêlés de monticules ayant des formes grossières d'animaux qui étaient les emblèmes armoriaux ou les totems des différents clans : l'ours, le bison, l'aigle, l'écureuil, ou l'élan.

Les nouvelles voyageaient rapidement, portées par les coureurs de la tribu ou par les marchands de la forêt. Ces derniers restaient fidèles à la France, et luttaienent contre l'influence de Gorrell, à qui Sir William Johnson avait donné quelques ceintures de wampum pour flatter les indigènes. Johnson avait informé Gorrell qu'il devait plaire aux Indiens, mais il ne lui en avait pas fourni les moyens ; il lui avait transmis l'ordre de ne pas donner aux Indiens plus qu'il n'était nécessaire.

De temps à autre, les Indiens venaient à la Baie. S'ils étaient bien traités, ils s'en retournaient invariablement contents. Gorrell leur donnait des cadeaux, ou leur payait des fourrures un bon prix. Cette générosité faisait contre-poids au soupçon que les Anglais étaient au fond pleins de mépris pour les sauvages.

Dans le voisinage de la Baie, se trouvaient des Indiens nombreux et puissants. Les Menominies vivaient à l'embouchure de la rivière Fox, auprès du fort. Les Winnebagoes avaient plusieurs villages sur le lac Winnebago, les Sacs et les Renards étaient établis sur la rivière Wisconsin, dans un grand village composé de maisons bâties proprement de poutres et d'écorces, et entourées par des champs de maïs et de légumes. A l'ouest du Mis-



LÉON LEMONNIER

*La Guerre indienne
et la Formation
des premiers États de l'Ouest*

Les premières étapes de la création d'une nation : les États-Unis.

Tout d'abord, après le départ des Français en 1760, les Indiens se révoltent contre les Anglais.

Puis, lors de la guerre d'Indépendance, les Indiens luttent aux côtés des Anglais.

Anglais, Américains, Français, Indiens font la matière de cette histoire où les Peaux-Rouges ne sont pas des vedettes de cirque, mais des guerriers inlassables et dangereux.

Du même auteur, dans la même collection :

LA FORMATION DES ÉTATS - UNIS

LA GUERRE DE SÉCESSION

LA RUÉE VERS L'OR
EN CALIFORNIE

LES MORMONS

nrf

GALLIMARD

13,50 NF + t. l.